De la grammaire grecque à la grammaire latine et gréco-latine

Frédérique Biville

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hel/313>

DOI : 10.4000/hel.313

ISSN : 1638-1580

Éditeur

Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2021

Pagination : 21-40

ISBN : 9791091587143

ISSN : 0750-8069

Référence électronique

Frédérique Biville, « De la grammaire grecque à la grammaire latine et gréco-latine », *Histoire Épistémologie Langage* [En ligne], 43-1 | 2021, mis en ligne le 28 octobre 2021, consulté le 29 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hel/313> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hel.313>

HEL is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License

DE LA GRAMMAIRE GRECQUE À LA GRAMMAIRE LATINE ET GRÉCO-LATINE

Frédérique Biville

Université Lumière Lyon 2, Histoire et sources des mondes antiques
(UMR 5189, Hisoma)

Résumé — La grammaire latine s’est constituée en utilisant les cadres conceptuels, la terminologie et les méthodes pédagogiques de la grammaire grecque. Ce transfert théorique et méthodologique a été favorisé par la proximité tant historique que génétique des deux langues. S’il a permis la description de la langue latine, en la mettant dans un état de dépendance par rapport à la langue grecque, ce modèle en a aussi parfois faussé l’approche, mais il a également donné lieu à une réflexion linguistique originale et autonome. Par ailleurs, l’analyse des faits latins, en fournissant des éléments de comparaison et de différenciation, a permis à la grammaire grecque de connaître une nouvelle dimension, « gréco-latine », et de jeter ainsi les bases, plus générales, d’une grammaire « comparée ».

Mots-clés — bilinguisme, diasystème, grammaire, grammaire comparée, grammairiens latins, gréco-latin, identité, interlangue, *Latinitas*, nationalisme, transfert

Abstract — The Latin grammar has been constituted by using the conceptual frames, the terminology and the learning methods of the Greek grammar. This theoretical and methodological transfer has been supported by the historical and genetic proximity of the two languages. This model has allowed the description of Latin but also has put it in a state of dependence on Greek. Yet, in some ways, it has distorted the analysis of the Latin language, but has also permitted an original and autonomous linguistic reflection. On the other hand the analysis of the Latin phenomena has provided elements of comparison and differentiation, and has given to the Greek grammar a new, “Greco-Latin” dimension, laying the foundations of a “comparative” grammar.

Keywords — bilingualism, comparative grammar, diasystem, grammar, Greco-Latin, identity, interlanguage, Latin grammarians, *Latinitas*, nationalism, transfer

Il faut souligner la pertinence de la thématique sur laquelle nous invite à réfléchir le concept de grammaire grecque « étendue ». Elle implique en effet un renversement de perspective. Il ne s’agit pas seulement de nous interroger sur l’héritage grammatical grec, de nous demander ce que la grammaire latine ou d’autres grammaires doivent à la grammaire grecque, d’un point de vue rétrospectif, passéiste et achevé (dans la tradition de la *Quellenforschung*, par exemple), qui marque deux étapes dans le temps, mais plutôt d’adapter un point de vue prospectif, et surtout dynamique, en nous demandant quel a été le devenir

de cette grammaire, de cette « matrice » grammaticale, comment elle a évolué en se démultipliant et en s'adaptant à d'autres langues et à d'autres contextes historiques. Mais il nous faut auparavant souligner les ambiguïtés conceptuelles et identitaires que véhiculent les notions de « grammaire » et de « grec ».

1 AMBIGUÏTÉS CONCEPTUELLES ET IDENTITAIRES

1.1 *Quel « grec », quelle « Grèce » ?*

Que faut-il entendre par « grec »? On parle de « grec » comme s'il s'agissait d'une entité abstraite, d'un artéfact linguistique un et immuable, comme si cette langue, qui apparaît au II^e millénaire av. J.-C. et perdure jusqu'à nos jours, n'avait pas, tout au long de son histoire, connu toutes sortes de variations langagières et d'évolutions linguistiques. « Le » grec possède une importante dimension variationnelle dans l'espace, avec sa diversité dialectale¹, et dans le temps, avec les différentes phases de son développement historique, depuis le mycénien jusqu'au grec moderne, en passant par la *koinè* hellénistique et le grec byzantin.

Avec la colonisation grecque des VIII^e-VI^e siècles av. J.-C. sur le pourtour méditerranéen oriental et occidental, puis, au IV^e siècle av. J.-C., la création des royaumes hellénistiques et des grands centres culturels comme Pergame en Asie Mineure, ou Alexandrie en Égypte, et bien plus tard encore, avec la reconquête byzantine en Occident, au V^e siècle apr. J.-C., les notions de « Grèce » et de « grec » sont elles aussi sujettes à variations et extensions. Il existe une Grèce occidentale, en particulier italienne, celle des colonies grecques fondées à partir du VIII^e siècle av. J.-C. sur les côtes de l'Italie méridionale et de la Sicile (Cumes, Tarente, Syracuse, Naples, et autres). Cette Grèce, les auteurs latins l'appellent *Graecia exotica* (Plaute, *Ménechmes* 236), la Grèce « du dehors », hors de Grèce, ressentie comme étrangère², et surtout *Magna Graecia* (Cicéron, *Tusculanes* 4,2), la « grande » Grèce, c'est-à-dire la Grèce élargie, « étendue », devenue partie intégrante de l'Italie. L'extension de la grammaire grecque passe d'abord par celle de sa langue et de sa culture.

1.2 *Quelle « grammaire » ?*

Le terme de *grammaire*, aussi évident qu'il puisse paraître à des Modernes façonnés par des siècles de systématisation progressive, présente, lui aussi, un contenu sinon ambigu, du moins polymorphe et évolutif. La « grammaire » n'a pas été d'emblée la discipline globalisante, à fonction normative, raisonnée et structurée, dotée d'une terminologie spécifique et exposée dans des manuels pratiques ou des traités théoriques, que nous connaissons aujourd'hui (Ildefonse 1997). Dans l'Antiquité, elle nous entraîne, étymologiquement, de l'étude des

1 Classée en quatre grands groupes : arcado-chypriote, éolien, grec occidental (dont le dorien), ionien-attique.

2 Doublement étrangère, pour les Grecs de Grèce et pour les peuples italiques. On sait qu'au contact des populations autochtones, les colonies perdent progressivement l'authenticité de leurs origines, pour développer une culture et des traits linguistiques spécifiques.

lettres, grec *grammata* (*grammatica*), latin *litterae* (*litteratura*), fondement de tous les savoirs, à la lecture et à l'explication des textes littéraires (la philologie) et, d'un point de vue spéculatif, de la réflexion philosophique sur le langage, associée à d'autres approches comme la dialectique et la rhétorique, à la rationalisation linguistique par théorisation et structuration dont témoignent, dans une étape ultérieure, les traités grammaticaux grecs (*Tekhnai grammatikai*) et latins (*Artes grammaticae*). La grammaire (la réflexion grammaticale) se manifeste d'abord sous la forme de commentaires ou d'excursus intégrés dans des œuvres diverses, avant de commencer à se spécialiser dans la rédaction de traités consacrés à des thématiques variées (métrique, étymologie, verbe, etc.). Ce n'est que tardivement qu'apparaît la grammaire au sens moderne du terme : la *Tekhnê Grammatikê* de Denys le Thrace³ est de datation incertaine (entre le II^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle apr. J.-C. ? voire nettement plus tardive) et il faut attendre, au II^e siècle apr. J.-C., les traités de l'alexandrin Apollonios Dyscole, dont son œuvre majeure, le *Peri syntaxeôs* (Sur la syntaxe). Parallèlement, dans le monde romain, Varron propose déjà, au I^{er} siècle av. J.-C., une réflexion grammaticale poussée, et c'est au II^e siècle apr. J.-C. que se développent les traités systématiques (*Artes*).

Que la grammaire soit initialement conçue comme la science des lettres n'a rien pour surprendre. La conceptualisation et la création des signes alphabétiques constituent le premier stade de la réflexion et de l'analyse linguistiques. Or il n'est pas anodin de noter, dans l'optique des contacts et des interférences entre le grec et le latin, qu'après les syllabaires mycénien et chypriote attestés dans le monde grec au II^e millénaire, ce n'est pas en Grèce, mais en Italie, dans le Latium et en Italie centrale, que sont apparus au début du VIII^e siècle av. J.-C., en grec, les premiers témoignages de l'écriture alphabétique en Occident⁴. C'est précisément le moment où Rome émerge dans l'histoire des civilisations (753 av. J.-C.), mais il faudra attendre la fin du VII^e siècle pour qu'apparaissent les premiers témoignages épigraphiques latins, dans un alphabet adapté de celui du grec (lui-même adapté d'un alphabet de type sémitique, phénicien).

1.3 Grammaire « grecque », grammaire « latine »

Les appellations de grammaire « grecque » et de grammaire « latine » (ou « romaine », cf. Dangel 1994) sont également ambiguës et ne sauraient toujours être rattachées de manière clivante à des groupes ethniques ou linguistiques. Ils témoignent d'une dilution des concepts identitaires. La transmission du savoir grammatical grec aux Romains n'a pu se faire que par des « passeurs » participant des deux communautés, des deux langues et des deux cultures (*utraque lingua eruditi*, « instruits dans les deux langues »), à l'identité complexe. Ils sont

3 Denys le Thrace, *Tekhnê Grammatikê*, éd. J. Lallot, 1998² [1989] ; éd. M. Callipo, 2011.

4 Dans le Latium, un graffiti de cinq lettres, daté des environs de 775 av. J.-C. ; à Pithécusses, dans le golfe de Naples, les trois vers de la « coupe de Nestor » (725 av. J.-C.) et la plus ancienne signature de potier du monde « grec » (700 av. J.-C.) ; à Cumes, deux débuts d'abécédaires, de type eubéen et corinthien, également des environs de 700 av. J.-C., etc. (Biville 2008a : 41-43).

qualifiés par les Romains de « Grecs », de « demi-Grecs », ou de « Gréco-latins ». Suétone, dans son *Who's who* des grammairiens et rhéteurs romains, qualifie les premiers auteurs latins Livius Andronicus et Ennius (III^e et II^e siècle av. J.-C.), adaptateurs d'auteurs grecs, à la fois poètes et « grammairiens » (c'est-à-dire philologues), de « demi-grecs » (*semigraeci*, I,1) et fait remonter les débuts de l'enseignement (oral) de la grammaire à Rome (*sc.* de l'étude critique des textes) à l'ambassade, en 168 av. J.-C., de Cratès de Mallos, envoyé par le roi de Pergame Attale II. L'histoire, aux allures de mythe, ne dit pas en quelle langue fut délivré cet enseignement ni sur quoi il porta :

La grammaire, loin d'être autrefois à l'honneur à Rome, n'y était même pas pratiquée. Occupée à guerroyer et encore inculte (*rudi*), la cité avait peu de temps à consacrer aux études libérales (*liberalibus disciplinis*). Ses débuts furent très modestes : les tout premiers érudits, à la fois poètes et à demi-grecs (*antiquissimi doctorum qui idem et poetae et semigraeci erant*) – je parle de Livius et d'Ennius, dont il faut signaler qu'ils enseignaient, tant en privé qu'en public, dans les deux langues (*utraque lingua ... docuisse*) –, ne faisaient qu'adapter les Grecs (*nihil amplius quam Graecos interpretabantur*) ou, s'ils avaient eux-mêmes rédigé quelque chose en latin, ils le lisaient en public. [...] Le premier, à ce que l'on croit, qui introduisit à Rome l'étude de la grammaire (*studium grammaticae in Urbem intulit*), fut Cratès de Mallos, contemporain d'Aristarque. Envoyé au sénat par le roi Attale entre la seconde et la troisième guerre punique, vers le temps de la mort d'Ennius, il tomba dans une bouche d'égout dans le quartier du Palatin et se cassa la jambe. Pendant tout le temps de son ambassade et de sa convalescence, il donna de nombreuses conférences (*acroasis*), traita d'un grand nombre de sujets (*assidue disseruit*), **et nous laissa son exemple à imiter** (*nostris exemplo fuit ad imitandum*)⁵. (Suét., *Gramm.* 1,1-2)

Au I^{er} siècle av. J.-C., Varron rédige en latin divers ouvrages qui, s'ils ne peuvent être strictement qualifiés de grammaticaux, n'en comportent pas moins une réelle réflexion linguistique et l'analyse de nombreux faits de langue⁶, mais la grammaire continue à être enseignée par des affranchis grecs installés à Rome (Christes 1969) et bien introduits dans les cercles des élites romaines. Ils rédigent en grec des ouvrages sur la langue latine, tel le *Peri tês para Rhômaiois analogias* (L'analogie chez les Romains), de Claude Didyme, ou le *Peri tês tôn Rhômaïôn dialektou* (La langue des Romains) de Tyrannion, qui défend la thèse selon laquelle le latin n'est pas une langue autonome, mais un dialecte grec (*oti estin ek tês Hellênikês kouk authigenês ê Rhômikê dialektos*)⁷. La grammaire ne va pas sans idéologie politique et, surtout, il n'y a pas, dans ce cas, coïncidence entre la langue décrite, le latin, et la langue de description, le métalangage grammatical, le grec, qui est aussi la langue première de ces grammairiens.

5 Toutes les traductions des textes latins proposées dans cet article sont personnelles.

6 De sa riche production il ne nous reste (en dehors d'extraits chez les philologues et grammairiens postérieurs) que six livres de la première décade du *De lingua Latina* (La langue latine).

7 Ces ouvrages ne nous sont pas parvenus. Pour cette même période de la seconde moitié du I^{er} siècle av. J.-C. et des tout débuts de l'Empire, on peut encore citer les noms d'Hypsicrates, Philoxène, Apion, Séleucos.

De nombreux ouvrages de Varron, comme ceux d'autres érudits, ne nous sont pas parvenus, et ce n'est qu'à partir du II^e siècle apr. J.-C. que se développent les traités grammaticaux latins en langue latine, les *Artes grammaticae*. Le latin (*lingua latina*) étant devenu la langue du pouvoir dominant, la langue de Rome (*lingua Romana*), c'est aussi l'époque où apparaissent, dans la partie orientale de l'Empire, à l'intention des hellénophones, des outils grammaticaux pour l'apprentissage du latin comme seconde langue (L2)⁸ : grammaires sur papyrus (II^e siècle apr. J.-C.), grammaire bilingue de Dosithée (III^e/IV^e siècles)⁹, lexiques et glossaires bilingues. Des grammairiens comme Charisius et Diomède (IV^e siècle) sont influencés par le contexte hellénophone dans lequel ils évoluent. Au VI^e siècle, Priscien, titulaire d'une chaire de latin à l'université de Constantinople, rédige les dix-huit livres de son *Ars Grammatica* en visant un public tout autant hellénophone que latinophone et en revendiquant clairement, dans ses livres syntaxiques (XVII et XVIII) sa dépendance, relevant souvent du décalque littéral, par rapport aux grammairiens grecs, en particulier Apollonios Dyscole (II^e siècle apr. J.-C.). Son élève Eutychès dédie à son propre élève Crater, un Grec aussi expert en latin que dans sa langue natale (un renversement du schéma classique de *l'utroque lingua eruditus*, cf. *infra*), son opuscule sur le verbe latin, *De uerbo* (GL 5, 447-488), destiné à repérer, à partir de la finale de la première personne, le type de conjugaison auquel appartiennent les verbes latins. Il part explicitement du système grec à trois types de conjugaisons (*tres quidem sunt apud Graecos coniugationum species*), fondés sur des différences d'accentuation et de finale (-ô /-mī). Suite à quoi, après avoir montré que le latin ne dispose pas des mêmes traits distinctifs, il fait le choix, pour plus de rationalité (*ratio*), de recourir au critère, non de la seconde personne, comme le font les grammairiens latins (-as, -es, -is), critère qui n'est pas fiable (*incerta*), mais de la première, comme en grec (GL 5, 448).

Dès les débuts de l'histoire commune des deux langues et des deux civilisations, les concepts identitaires de « grec » et de « latin » sont donc loin de présenter des contours nettement tranchés. Par ailleurs, la notion de « grammaire » englobe des réalisations très diverses dans ses approches méthodologiques, ses contenus et ses objectifs¹⁰. Cette brève esquisse historique se devait donc, en préambule, de pointer toute la complexité des questions de contiguïté et d'interférences entre les cultures grecque et latine, sans doute encore plus sensibles en grammaire que dans d'autres branches du savoir, puisqu'elle touche au cœur même de l'identité linguistique.

8 Cf., entre autres, Rochette 1997 et 2008 ; Dickey 2016.

9 Ou plus exactement, une grammaire latine partiellement accompagnée d'une glose, maladroite, en grec (Dosithée, *Grammaire latine*, éd. Bonnet, 2005).

10 La bibliographie relative à la description grammaticale chez les Romains est très riche. On peut se reporter aux données des sites mis en ligne sous la direction d'Alessandro Garcea, le *Corpus Grammaticorum Latinorum* (<https://cgl.hypotheses.org>, en codirection avec Valeria Lomanto) et *Grammatici disiecti. Sources fragmentaires pour l'histoire de la grammaire latine* (<https://gradis.hypotheses.org>).

2 L'ACCULTURATION DE ROME PAR LA GRÈCE

L'acculturation de Rome par la Grèce est une évidence de l'histoire, que les Romains eux-mêmes n'ont jamais remise en question, même si leur orgueil national a pu en pâtir. Mais comme le montre l'idéologie qui s'est développée à l'époque impériale, ils ont réussi à l'intégrer pour mieux la dépasser et reprendre l'avantage, afin de s'inscrire comme un maillon novateur dans l'histoire de la pensée occidentale.

2.1 *Prééminence (auctoritas) du modèle grec*

Les Grecs sont apparus bien plus tôt que les Romains dans l'histoire des civilisations. L'épopée homérique se diffuse déjà en Méditerranée alors que Rome n'est pas encore fondée. Les philosophes grecs ont déjà écrit des textes fondamentaux sur le langage (Platon, Aristote), alors que Rome ne s'est pas encore dotée d'une littérature. La grammaire naît dans le monde hellénistique et en particulier, à Alexandrie, au II^e siècle av. J.-C., de la critique des textes et de leur commentaire. C'est le matériau littéraire, objet premier de la grammaire, qui a permis de dégager, tout en les illustrant, les outils interprétatifs de l'analyse grammaticale. En grammaire comme dans les autres domaines du savoir (*disciplinae, artes liberales*), les Romains avaient beaucoup à apprendre des Grecs et à créer sur leur modèle : les connaissances et la terminologie techniques propres à chaque spécialité, mais aussi, et avant tout, leur socle épistémologique commun (Biville 2011), leur approche rationnelle et leur démarche typologique. La métaphore de la source (*fons*) grecque, d'où découlent (*fluere*) toutes les connaissances romaines, se retrouve pendant toute la latinité comme leitmotiv et emblème de l'acculturation grecque de Rome : *disciplinis [...] Graecis [...] unde et nostrae fluxerunt* (Quint. 1,1,12), « les disciplines grecques, d'où découlent les nôtres » ; *omne studiorum genus sapientiae luce praefulgens a Graecorum fontibus deriuatum* (Prisc., GL 2,1,1-2), « tous les types d'études qui brillent de l'éclat du savoir dérivent de sources grecques ». La référence aux Grecs et au grec comme modèle fondateur (*auctoritas*) sous-tend la plupart des ouvrages latins, que ce substrat reste implicite, ou que les sources soient explicitement mentionnées. Parmi les grammairiens, les attitudes varient en fonction des contextes des auteurs et des utilisateurs. Si Donat, par exemple, dans son *Ars grammatica*¹¹, pratique peu la référence au grec, Priscien, quant à lui, ne manque jamais de faire acte d'allégeance inconditionnelle vis-à-vis des Grecs : *Graeci, quibus in omnia doctrinae auctoribus utimur* (Prisc., GL 2,11,19), « les Grecs qui sont nos garants dans tous les domaines du savoir ».

Ce transfert du savoir grec à Rome a donné à la langue grecque une forte « valeur ajoutée ». L'antériorité de fait, historique, a pris une dimension hiérarchique. Le grec a été ressenti comme supérieur et la confrontation des deux langues n'a pu que faire ressortir les « manques » (*carere, egere*) – en fait les différences – du latin par rapport au grec, en particulier l'absence d'article : *quem*

¹¹ Donat, *Ars Donati*, éd. L. Holtz, 1981.

nos [...] non habemus (Prisc., *GL* 3,119,28-120,1), « nous ne l'avons pas », *quibus Latinitas caret* (*GL* 3,139,28-29), « le latin en est dépourvu ». C'est surtout dans le domaine du lexique, où l'expression littéraire tout comme la terminologie technique étaient à créer, qu'a été ressentie l'infériorité de la langue latine, *egestas* (*paupertas*) *patrii sermonis* (Fögen 2000), la « pauvreté » de la langue maternelle et nationale. Sénèque (*Lettres* 58,6), se référant à Cicéron, montre très bien, à propos de l'expression ontologique de « l'être » – en grec *to on* (participe présent substantivé par l'article) ou *hē ousia* (substantif abstrait dérivé du participe présent) –, les limites du latin : ne disposant ni d'article ni de participe présent pour le verbe « être », le latin ne peut que recourir à une maladroite périphrase verbale avec pronom relatif, *quod est*, « ce qui est » (faisant ainsi écho aux développements des grammairiens latins sur la complémentarité entre l'article grec et le pronom relatif latin), ou d'un monstrueux néologisme inspiré par le grec, qui contrevient à toutes les règles de formation latines, *essentia*, un substantif abstrait en *-entia* (comme *praesentia* dérivé de *praesens*) créé à partir de l'infinitif *esse*.

Cet arrière-plan grec, qui sous-tend l'ensemble des textes latins, a entraîné une hellénisation massive de la langue latine, dans tous les domaines et sous toutes sortes de formes linguistiques, emprunts ou calques, citations ou *code switching*. Cette hellénisation est particulièrement visible dans le lexique, mais elle peut aussi se manifester dans l'expression phrastique. Le métalangage grammatical offre des formulations grecques en alternative à des formulations latines, ainsi dans l'expression de l'origine étymologique : 'errare' *ab* 'errein' (Varron, *La langue latine* 6,96), 'errare' [...] *apo tou* errein (Cloatius Verus ap. Aulu-Gelle, *Les nuits attiques* 16,2,2), « (le latin) *errare* vient de [latin *ab* = grec *apo tou*] (grec) *errein* ».

2.2 Le grec du latin : un diasystème grammatical grec en latin

Cette pénétration massive d'hellénismes lexicaux a entraîné, dans les grammaires latines, l'apparition de développements spécifiquement consacrés à la description et au traitement de ces éléments alloglottes, relevant de structures linguistiques grecques (*Graecorum ratio, regulae*) et non latines. Ils constituent un système à part, un micro- ou diasystème grammatical grec à l'intérieur de la grammaire latine, qui donne lieu à des règles de transfert grapho-, phono- et morpho-phonologiques d'une langue à l'autre. Et comme le grec a, de son côté, lui aussi emprunté au latin (cf. Quint. 1,5,58), ces règles de transfert peuvent être bidirectionnelles (Biville 2017 : 86). On se trouve donc en présence d'une grammaire qui n'est à proprement parler ni celle du grec (*hellenismos*) ni celle du latin (*latinitas*), mais qui se situe à leur croisée, en étant l'une et l'autre à la fois. Arrivent ainsi en latin, au I^{er} siècle av. J.-C., deux lettres « grecques », « étrangères » (*litterae graecae, peregrinae*), *y* et *z*, nécessaires à la transcription des mots grecs, en particulier des noms propres, et qui figurent désormais dans l'inventaire grammatical des lettres utilisées en latin.

has [y, z] latinitas de graeco fonte deriuauit, non tam suorum necessitate uerborum quam graecorum ratione (Probus, *GL* 4,222,11-12)

ces lettres, le latin les a empruntées au grec (mot à mot : les a dérivées de la source grecque), non pour ses propres mots, mais pour les mots grecs

Expositis latinorum nominum regulis Graecorum quoque tractanda est declinatio, quoniam plerumque his utimur in sermone, et maxime propriis quae in usum latinae linguae admissa sunt, ut etiam certis definienda sint regulis (Phocas, *GL* 5,422,10)

après avoir exposé les règles relatives aux noms latins, il faut encore traiter de la déclinaison des noms grecs, puisque nous les employons fréquemment dans notre langue, en particulier les noms propres qui sont entrés dans l'usage de la langue latine. Il faut donc aussi en définir clairement les règles

Les grammairiens débattent de la flexion de ces noms étrangers : faut-il leur conserver leur déclinaison grecque, les latiniser à toute force, ou adopter une voie moyenne (*notha uerba*, les mots « bâtards ») ?¹² La syntaxe est elle aussi impactée par l'hellénisme et fait entrer en latin des constructions inusitées, ainsi de l'emploi du génitif, au lieu de l'ablatif, après la préposition *tenus*, 'jusqu'à'.

nisi hellênismô utatur auctoritas, ut Vergilius 'crurum tenuis' genetiuo est usus secundum Graecos pro ablatiuo (Prisc., *GL* 3,32,12-17)

[cette préposition est suivie de l'ablatif], sauf si l'on se réclame de l'usage grec. Ainsi Virgile, dans *crurum tenuis* ['jusqu'aux pattes'], a employé un génitif, en suivant l'usage grec, au lieu d'un ablatif

3 TRANSFERTS ÉPISTÉMOLOGIQUES, APPROPRIATIONS ET IDENTITÉ LINGUISTIQUE

Si un transfert du grec au latin d'une telle ampleur a pu être possible, c'est parce qu'il existait entre les deux langues une remarquable contiguïté historique et géographique qui a, sur le long terme, démultiplié les contacts et pu aboutir à une véritable symbiose. Mais il y avait aussi le sentiment d'une parenté génétique, voire d'une communauté d'origine (*cognatio*), qui permettait de se situer dans une perspective comparatiste de fortes ressemblances structurelles (*similem*, *isdem*, *pares*). Macrobe, au début du V^e siècle, l'a bien formulé dans la lettre dédicatoire à Symmaque qui introduit son traité sur *Les différences et les similitudes des verbes grecs et latins*¹³, où il glorifie le grec et le latin comme étant les seules langues disposant d'une description grammaticale¹⁴ :

12 Sur cette « querelle des Anciens et des Modernes », illustrée en particulier par les noms d'Hector (accusatif grec *Héctōra* ou latin *Hectōrem*) et d'Achille (grec *Akhilleus*, latin *Achillēs*), cf. Varron, *La langue Latine* 10,69-71 ; Cicéron, *Tusculanes* 1,105. Quint. 1,5,60-64 ; Biville 2017 : 84-85.

13 *GL* 5,631-633. Macrobius Theodosius. *De uerborum Graeci et Latini*, éd. P. De Paolis, 1990

14 Sur « l'exception » que constitue le couple gréco-latin, cf. encore Prisc., *De figuris numerorum*, Praef., *GL* 3,405,17-19 : *Romanorum [...] artes [...] auctorum, quibus solis ceteras cum Graecis gentes superasse noscuntur*, « ... les traités des auteurs romains qui, avec les seuls Grecs, ont assuré la domination sur tous les autres peuples ».

Cum uel natura uel usus loquendi linguas gentium multiplici diuersitate uariasset, ceteris aut anhelitu aut sibilo explicantibus loqui suum, solis graecae latinaeque et soni leporem et artis disciplinam atque in ipsa loquendi mansuetudine similem cultum et coniunctissimam cognationem dedit. Nam et isdem orationibus partibus absque articulo, quem Graecia sola sortita est, et isdem penes singulas partes observationibus sermo uterque distinguitur, pares fere in utroque componendi figurae (Macr., GL 5,631,5 sq.)

Alors que la nature, ou l'usage de la parole, ont produit chez les peuples d'innombrables variétés de langues très diverses et que, pour tous les autres peuples, leur parler ne se traduit qu'en souffles et sifflements, c'est aux seuls peuples de langue grecque et latine qu'ont été donnés l'harmonie du son, la description grammaticale, un soin égal dans la douceur de l'expression, et une parenté très étroite. Elles disposent en effet des mêmes parties du discours, à l'exception de l'article, qui n'a été attribué qu'à la Grèce ; la distinction entre les parties du discours se fait, dans l'une et l'autre langue, sur les mêmes principes, et les schémas de combinaison sont quasiment les mêmes dans les deux langues

3.1 La grammaire grecque imitée

Le transfert de la grammaire grecque à la grammaire latine se fait par imitation : *eos imitor qui principatum inter scriptores Graios artis grammaticae possident* (Prisc., Praef., GL 2,2,8-9), « J'imité ceux qui occupent le premier rang [sc. Apollonios et Hérodien] parmi les auteurs grecs de grammaire ». Si les cadres conceptuels et méthodologiques de la grammaire grecque sont conservés, le matériau linguistique à analyser, ainsi que la langue de description, sont proprement latins. Il s'agit donc d'un double transfert linguistique : *in Latinum transferre sermonem* (Prisc., *ibid.* 2,2,4) signifie à la fois « appliquer au latin » les méthodes d'analyse du grec, et « traduire en latin », c'est-à-dire rendre en latin le métalangage grammatical grec, ce qui peut se faire par simple décalque (traduction littérale) ou par réécriture et adaptation.

Orientations idéologiques

Mais par-delà ces différents phénomènes de transfert, il s'agit avant tout, plus largement, de la réception d'un héritage idéologique. Les Grecs ont transmis aux Romains leur perception de l'altérité et de la variation linguistiques, et tout particulièrement leur dichotomie du monde linguistique opposant la langue grecque aux langues non grecques, « barbares », ce que les Romains ont réinterprété en une bi-/tripartition entre le grec et le latin opposés à toutes les autres langues¹⁵. Ce principe, particulièrement repérable dans le lexique, a des implications en grapho-phonologie, dans l'inventaire des finales, et en morphologie, dans la question fondamentale de l'intégration flexionnelle :

barbara indeclinabilia [...] in [...] literas terminant in quas Latina uel Graeca nomina non solent desinere [...] Sed haec nomina nulla regula Latina uel Graeca

¹⁵ Dubuisson 1984. Le concept de barbare est, en grammaire, à l'origine des concepts gréco-latins de « barbarisme » (production d'une forme fautive, qui n'existe pas dans la langue) et de *barbarolexis* (mélange de mots appartenant à des langues différentes).

sunt moderanda, nisi si transferantur in aliquam declinabilem formam (Prisc., *GL* 2,148,7-11)

les noms barbares, indéclinables, se terminent souvent par des lettres qu'on ne trouve pas à la finale des noms latins ou grecs ... Ces noms ne peuvent être soumis à aucune règle latine ou grecque, à moins de les intégrer dans un type de déclinaison latine [Priscien donne l'exemple de *Abraham* → *Abraham-us*].

Les Grecs ont aussi transmis aux Latins une vision normée de la langue, impliquant la correction grammaticale et la pureté linguistique. Le concept de *latinitas*, le bien-parler latin, celui qui est garanti par les auteurs, est l'avatar romain de l'*hellenismos* : *Latinitas est incorrupte loquendi observatio secundum Romanam linguam* (Diom., *GL* 1,439,15), « la latinité consiste à parler sans fautes en observant les règles de la langue des Romains ». La grammaire latine est donc une description/prescription fondée sur l'usage des auteurs, une grammaire normative coupée de la réalité parlée contemporaine et de l'évolution de la langue. Le canon des principaux auteurs de référence, tel qu'il a été défini par Arusianus Messius¹⁶ (comme Aristarque avait défini le canon des auteurs grecs), est le « quadriga » constitué par les poètes Térence et Virgile (qui rivalise avec Homère) et les prosateurs Salluste et Cicéron (confronté à Démosthène).

La grammaire latine est enfin fidèle à la grammaire grecque dans la dualité de ses objectifs : elle obéit comme elle à une finalité à la fois pratique (fonctionnelle, descriptive) et explicative (spéculative). Celle-ci se réalise à travers des ouvrages d'extension et de contenu divers, de l'opuscule thématique d'ordre pédagogique, jusqu'aux traités comme ceux de Denys le Thrace (*Technê*) et d'Apollonios Dyscole pour le grec, ou de Priscien pour le latin (*Ars*).

Transferts méthodologiques et linguistiques

En changeant d'objet d'analyse, la grammaire grecque (*sc.* la grammaire *du* grec) devient une abstraction, un instrument d'analyse qui fournit au latin tout un arsenal de concepts opératoires, comme celui de l'analogie (grec *analogia*, latin *proportio*), et de principes typologiques, comme ceux du genre (*genus*) et de l'espèce (*species*), en même temps qu'une terminologie (Basset *et al.* 2007). Cette terminologie technique peut être adaptée telle quelle, par simple transcription (*syntaxis*), ou calquée, par traduction des éléments constitutifs du mot (grec *syn-tax-is* → latin *con-struct-io*), ou encore, créée en latin sur les modes de formation du grec (*myotacismus*, *labdacismus*).

La grammaire grecque fournit aussi le principe de l'analyse (ascendante ou descendante) du discours en éléments constitutifs qui se combinent, depuis les unités minimales que constituent les lettres, jusqu'à l'énoncé (*oratio*), en passant par les syllabes et les différentes catégories de mots, les huit « parties du discours » (*partes orationis*), qui s'organisent autour du noyau phrastique constitué du verbe et du nom. Pour les illustrer, Priscien reprend l'exemple d'Apollonios dans sa *Syntaxe* (*De constructione*) en le traduisant en latin et en

¹⁶ Les *Exempla elocutionum* d'Arusianus Mess(i)us (395 apr. J.-C.) proposent une liste alphabétique de verbes à constructions multiples (*GL* 7,499-514 ; Arus. Mess.).

remplaçant la catégorie de l'article, absente du latin, par celle de l'interjection, assimilée pour les Grecs à l'adverbe (l'exemple ne comporte pas la conjonction) :

ho autos anthrôpos olisthêsas sêmeron kat-epesen

Le même homme tombé hier a succombé aujourd'hui (Apoll., *Syntaxe*, 13)

[article, pronom, nom, participe, adverbe, « préposition » (= préverbe), verbe]

idem homo lapsus heu hodie con-cidit (Prisc., *GL* 3,116,11-12)

Le même homme tombé hier a, hélas, succombé aujourd'hui

[pronom, nom, participe, interjection, adverbe, « préposition », verbe]

La grammaire grecque fournit enfin au latin la dimension pratique, « appliquée », de l'enseignement de la langue, celle qui repose sur des exemples littéraires ou forgés, illustrant et justifiant les règles, et qui propose des exercices pratiques de pédagogie, comme celui de la « chrie » dans le maniement des déclinaisons (*declinatio exercitationis chriarum*, Diom., *GL* 1,310,2). La grammaire grecque a donc transmis au latin le principe d'un double argument d'autorité : celui de son propre modèle descriptif, qui invite à « suivre les Grecs » (*Graecos sequi, secundum Graecos*), et celui de l'usage des auteurs (*auctoritas*). Priscien va encore plus loin que ses prédécesseurs, en s'appuyant sur le double témoignage des auteurs grecs et latins, dans les deux langues (*multos et diuersos usus ab auctoribus utriusque linguae*, Prisc., *GL* 3,278,9-10).

3.2 Ressemblance ou assimilation ? Les dérives du processus de transfert

Ce processus de transfert du modèle grec au latin a ses limites. Quelle est la pertinence explicative d'un modèle qui n'a pas été spécifiquement conçu pour une autre langue qui, par définition, a des structures qui lui sont propres ? Macrobie, jouant sur le concept d'identité, n'avait pas manqué de faire remarquer, au début de son traité sur *Les ressemblances et les différences entre les verbes grecs et latins*, qu'à côté de ressemblances structurelles manifestes (*societates*, cf. *supra*), il existe aussi des dissymétries (*differentiae*). Le latin ne saurait entièrement ressembler au grec, sinon il serait du grec (Desbordes 1988) :

ita natura fert ne quid sic esse alteri simile possit ut idem illi sit; necesse est enim omne quod simile est aliqua differentia ab eo cui confertur recedat (Macr., *GL* 5,631)

la nature fait que rien ne peut ressembler à autre chose au point de lui devenir identique ; en effet, tout ce qui est ressemblant s'écarte nécessairement par quelque différence de ce à quoi il est comparé

Les Romains s'interrogeaient déjà sur la nécessité de « suivre » ou non systématiquement les Grecs et certaines questions, comme celle de « l'aspiration » (en réalité expiration), qui est un trait phonologique du grec, mais non du latin, faisaient débat : réalité phonique, ou *nota*, simple signe graphique ? Il faut aussi noter que les divergences et les déformations liées au cumul des traditions, tant grecques que latines, et à l'évolution des langues (non explicitement prise en

compte)¹⁷, peuvent conduire à de sérieuses confusions. C'est ce qu'illustre tout particulièrement le cas du signe *F*, symbole graphique, en grec, de l'antique digamma, disparu (= [w]), mais de la fricative /f/ en latin¹⁸.

Le constat des ressemblances dans la typologie et le lexique des deux langues s'exprime par toute une stratégie discursive de la comparaison, propre au méta-langage grammatical latin : *ut ... sic, idem ... quod*, « de même que les Grecs ont..., de même nous nous avons... ». La notion de ressemblance est conçue comme un outil interprétatif, heuristique, qui invite à la recherche systématique de parallélismes entre tous les éléments des deux langues, quitte à forcer ou fausser l'interprétation des faits latins : il y a glissement de la ressemblance constatée à l'assimilation revendiquée, et ce qui était conçu comme une mise en relation (*societas*), égalitaire pour les deux parties, est perçu comme une hiérarchie, un positionnement de dépendance (*pendere*) du latin par rapport au grec : *ab omni sermone Graeco Latina loquella pendere uideatur* (Diom., *GL* 1,311,3), « il est manifeste qu'en tous points la langue latine dépend du grec ». Les développements relatifs au « *V* consonne » latin (la fricative [w], disparue du grec historique) montrent bien comment, à partir de la recherche d'un élément de comparaison (*simillimus, eandem*), que l'on trouve en grec archaïque et dialectal dans le digamma éolien (*digamma aeolicum*), réinterprété en termes de parenté (*societas*), a pu se développer chez des grammairiens grecs et latins du I^{er} siècle av. J.-C. (et s'ancrer dans la tradition ultérieure), à des fins idéologiques, la thèse de l'origine éolienne du latin, qui ne serait donc plus une langue autonome, mais dériverait (*declinare, pendere*) du grec, dont il serait un dialecte¹⁹.

... ex Graecis orta [...] quae sunt plurima, praecipueque Aeolica ratione, cui est sermo noster simillimus, declinata

les mots issus du grec sont très nombreux et suivent principalement l'usage du dialecte éolien, dont notre langue est très proche (Quint. 1,6,31)

“V” uero, loco consonantis posita, eandem prorsus in omnibus uim habuit apud Latinos quam apud Aeolis digamma (Prisc., *GL* 2,15,1-2)

V employé comme consonne, a dans tous les cas en latin exactement la même valeur que le digamma en éolien

[À propos du nom des Vénètes, grec (*H*)*eneto* = latin *Veneti* :] “*Enetus*” : *adde digammon, et facimus “Venetus”, ut scias quoniam societas sit Latinae linguae et Aeolicae, ut digammos addita latinos faciat sermones* (Pomp., *GL* 5,105,11-13)

Enetus : ajoute un digamma, on obtient *Venetus* ; tu vois bien qu'il y a une relation entre les langues latine et éolienne, puisque, en ajoutant un digamma, on obtient des mots latins

17 Tous ces critères, d'allégeance à un modèle étranger, de cumul de traditions, de non prise en compte de l'oralité et de l'évolution des langues, ont ôté à la grammaire toute possibilité de rendre compte de la réalité contemporaine de la langue. Ils ont surtout entraîné une mise à plat des données et un écrasement des perspectives. Ainsi, Priscien, au VI^e siècle, décrit le latin en exploitant tout ce qui a été transmis par la tradition latine et en se référant à des grammairiens grecs de quatre siècles antérieurs, Apollonios et Hérodien (Biville 2016).

18 Cf. Prisc., *GL* 2,11,5-12,2.

19 Sur cette thèse, voir en dernier lieu De Paolis 2015 (bibliographie antérieure sur le sujet : 611, n. 1).

Le présupposé grec comme principe explicatif est encore plus manifeste dans le domaine de l'étymologie, puisque seul le grec pouvait fournir au latin un élément de comparaison, et quand un mot n'offre pas de correspondant en grec (*societas cum Graeca lingua*), même en allant chercher dans les marges de l'hellénisme, dans le lexique archaïque ou dialectal, son étymologie se révèle difficile (cf. Varron, *La langue latine* 6,40). Une alternative est très souvent proposée entre l'hypothèse d'une origine indigène (*uernacula, propria nostra*) ou celle d'un emprunt au grec (*aliena, a Graeco uocabulo*), ce qui témoigne des débats qui animaient les cercles des grammairiens, entre les « pro-grecs » et les « pro-latins ». Aulu-Gelle (*Les nuits attiques* 1,18,2)²⁰ se fait l'écho du différend qui, au I^{er} siècle av. J.-C., a opposé Aelius Stilo à Varron sur l'origine du nom du lièvre, *lepus, leporis* en latin, *lagô(o)s* en grec (*"lepore"*, *quod "lagôon" dicunt*). Le premier avait proposé une étymologie proprement latine (*propria nostra*) par le composé poétique *leuipes*, « aux pieds légers » (vraisemblablement calqué sur le synonyme grec *ôkypous*). Le second défendait une étymologie par le grec (*uocabulum anticum Graecum*) et reprochait au premier (*errauit*, « il s'est trompé ») de n'avoir pas vu qu'il existait en grec un doublet archaïque et dialectal *leporis*, attesté en sicilien et en éolien (*"lepus"*, *quod Siculi, ut Aeolis quidam Graeci, dicunt "léporin"*, Varron, *La langue latine* 5,101).

Le degré d'allégeance vis-à-vis du grec et le carcan méthodologique qui peut en résulter varient selon les grammairiens en fonction du contexte linguistique dans lequel ils évoluent, mais aussi du degré de théorisation qu'ils visent. Priscien, très dépendant de ses sources grecques, d'Apollonios en particulier, pousse jusqu'au bout son obédience à l'autorité du modèle grec. Ainsi, à propos de la graphie du verbe *ex(s)equor* (GL 2,33,22), il constate que l'usage latin d'ajouter un *s* après *x* va à l'encontre (*contra facere*) de l'usage grec (*in quo uidemur contra Graecorum facere consuetudinem; illi enim "s" sequente numquam "x" praeponunt*), pour en conclure qu'il vaut donc mieux (*melius*) que les Latins, eux aussi, se contentent du seul *x* (*melius ergo nos quoque "x" solam ponimus*). Il n'hésite pas à recourir à l'autorité suprême d'Homère (*secundum Homericam auctoritatem*) pour justifier la forme monosyllabique des pronoms personnels latins *me* et *te* :

iure igitur nos, qui in plerisque antiquitatem seruauimus Graeciae, in pronomibus quoque secundum Homericam auctoritatem simplicibus utimur etiam pro compositis (Prisc., GL 3,15,28-16,2)

il est donc normal que nous, qui dans la plupart des cas avons conservé l'usage grec archaïque, dans les pronoms aussi nous utilisions, en suivant l'autorité d'Homère, des formes simples et non composées

Même ce qui est totalement spécifique du latin, comme l'existence d'un septième cas, l'ablatif, peut trouver une explication en grec, dans les formules homériques en *ex ... then* : *ex emethen, ek sethen, ex hethen* = latin *a me, a te, a se*, « (venant) de moi, de toi, de lui », *ex ouranothen* = *a caelo*, « (venant) du ciel » : *hinc Romani omnibus casualibus assumpserunt ablatiuos [...] hoc quoque*

20 Cf. aussi Varron, *Res rusticae* 3,12,6 ; *LL* 5,101.

nostri sunt imitati (Prisc., *GL* 3,287,11-19), « c'est de là que les Romains ont tiré les ablatifs de toutes les formes déclinées ... sur ce point aussi nous avons imité les Grecs »²¹.

4 CONFRONTATION AVEC L'ALTÉRITÉ : OUVERTURE ET AVANCÉES

De cet alignement du latin sur le grec et son système grammatical, parfois poussé jusqu'à la déviation interprétative, résulte une dilution des concepts identitaires entre les deux langues et les deux traditions grammaticales. Mais il existe aussi une tradition qui donne à la langue et à la grammaire latines leur autonomie en mettant l'accent, non sur les ressemblances (*similitudines*), mais sur les différences et les spécificités qu'elle présente (*proprietas Latinae linguae, mos nostrum*, 'notre tradition').

cum partes orationis in utraque lingua arta inter se similitudine uincirentur, quasdam tamen proprietates quibus seorsum insignirentur, habuerunt, quae Graeco nomine "idiomata" uocantur (Macr., *GL* 5,631,5-19)

alors que les parties du discours sont, dans les deux langues, étroitement unies par des liens de ressemblance, elles n'en présentent pas moins des traits propres qui les distinguent nettement l'une de l'autre, ce qu'on appelle du nom grec *idiomata*

Priscien consacre la dernière partie de sa *Grammaire* (*GL* 3,278,7-377,18) à traiter, sous la forme d'un catalogue bilingue, des ressemblances et des différences de construction entre le grec et le latin (cf. Groupe *Ars Grammatica* 2017). La tradition d'autonomie identitaire s'observe particulièrement dans les *idiomata*.

4.1 Les *idiomata*

Le mot est grec et correspond au latin *proprietas*, 'ce qui appartient en propre'²². Les grammairiens « latins » qui, tels Diomède et Charisius, l'utilisent dans le sens restreint d'une perspective contrastive entre le grec et le latin, évoluent en milieu hellénophone et appliquent avant tout le concept aux différences de construction verbale casuelle entre les deux langues. Après avoir rappelé les cas massifs (*omni*) de concordance/dépendance du latin par rapport au grec, Diomède minimise (*quaedam*) les cas de non-conformité par rapport à la norme grecque (*praeter consuetudinem Graecorum*) et distingue deux types d'*idiomata* : ceux, proprement latins, qui relèvent de libertés prises par les auteurs anciens et ceux qui constituent des spécificités de la langue latine (*proprietas latinae linguae*) par opposition au grec :

cum ab omni sermone Graeco Latina loquella pendere uideatur, quaedam inueniuntur uel licentia ab antiquis uel proprietate latinae linguae dicta praeter consuetudinem Graecorum, quae "idiomata" appellantur. Adgnosuntur autem ex casibus. Nam inuenimus quae Graeci per datium dicunt, haec a Romanis per

21 Cf. Groupe *Ars Grammatica* 2017 : 271.

22 Le mot *differentia* est, dans la terminologie grammaticale, réservé aux distinctions sémantiques, à la différenciation des paronymes.

genetium elata, ut “pudet me amoris” (Diom., *GL* 1,311,3-7 [cf. Char. 380, 21-25B])

alors qu’il est manifeste que la langue latine dépend en tout point de la langue grecque, on trouve cependant, en raison d’une liberté prise par les Anciens, ou d’une spécificité de la langue latine, des formulations qui échappent à la norme grecque et que l’on appelle *idiomata*. On en trouve dans l’emploi des cas. Il arrive en effet que les Grecs expriment au datif ce que les Romains rendent par le génitif, comme dans *pudet me amoris*, ‘j’ai honte de mon amour’ [= grec αἰσχύνομαι τινί]

Dans la cinquième partie de sa *Grammaire*, Charisius consacre un chapitre (*De idiomatibus* : 379-386B) aux *idiomata* proprement latins (doubles constructions) ou gréco-latins (différences de constructions) en mettant davantage l’accent sur le grand nombre (*innumerabilia, omnia*) et la diversité des traits linguistiques spécifiques du latin :

idiomata quae sunt nostri sermonis innumerabilia quidem debent esse. Ea enim sunt omnia quae pro nostro more efferimus et non secundum Graecos. Sed ut breuiter dicamus, aut ex generibus nominum fiunt [cf. Char. 450,1], *quae contra morem Graecorum nos habemus – nam cum dicimus “hic honor, ἡ τιμή”, fit apud nos masculini, apud illos feminini generis –, aut ex uerborum significationibus contrariis, uelut “luctor παλαίω” – hoc enim uerbum apud nos passiuè effertur, apud Graecos actiuè. Sic etiam et per ceteras partes orationis idiomatum dissonantia multiplex reperitur* (Char. 379,2-7B)

les *idiomata* spécifiques de notre langue doivent assurément être innombrables. Il s’agit en effet de tout ce qui relève de notre usage et non de celui des Grecs. Pour n’en citer que quelques-uns, ils peuvent concerner le genre des noms, quand nous allons à l’encontre de l’usage grec – en effet, quand nous disons [en latin] *hic honor*, [en grec] *he timê* (‘l’honneur’), pour nous c’est un masculin, pour eux un féminin –, ou encore des « signifiés » verbaux (sc. les voix) opposés, comme [en latin] *luctor*, [en grec] *paliaô* (‘lutter’) – ce verbe présente en effet une forme passive chez nous et une forme active chez les Grecs. Et l’on trouve de même, dans les autres parties du discours, toutes sortes de discordances (*dissonantia*) propres aux *idiomata*

Charisius fait suivre ces considérations générales de divers catalogues, et en particulier de listes bilingues latin-grec relatives aux différences de genre des noms (*Idiomata nominatiua quae per genera efferuntur*, Char. 450-463B) et de voix des verbes (464-480), incluant (470) une liste bilingue des principaux termes grammaticaux. Ces listes à finalité pratique, et purement énumératives, ne débouchent pas sur une réflexion théorique plus poussée. Elles n’en témoignent pas moins de l’ouverture de la grammaire grecque à une autre langue (que celle-ci soit l’œuvre de grammairiens hellénophones ou latinophones) et de la mise en place d’une grammaire comparative, sinon comparée.

4.2 Une ouverture aux autres langues

La grammaire latine a permis à la réflexion linguistique d’origine grecque de s’ouvrir à de nouvelles langues – étrusco-italiques, celtiques, sémitiques –, qui étaient en contact avec le latin, en particulier dans le domaine de l’étymologie, où

le grec fournissait au latin le point de référence dominant, voire exclusif. Le nom du chariot, *petor(r)itum*, en fournit un bon exemple. Les Romains (cf. Aulu-Gelle, *Les nuits attiques* 15,30,1-7) se sont interrogés sur son origine : grecque, celtique (gauloise), ou osque ?

“*petoriturum*” et *Gallicum uehiculum esse et nomen eius dictum existimant a numero quattuor rotarum. Alii Osce, quod i quoque “pitura” “quattuor” uocent. Alii Graece, sed αἰολικῶς [aiolikôs] dictum* (Festus 226,30-228,1)

on estime que *petoriturum* désigne un char gaulois, et que son nom lui vient du nombre de ses quatre roues. D’autres pensent que c’est de l’osque, parce que chez eux aussi « quatre » se dit *pitura*. D’autres, que c’est du grec, mais de l’éolien

Bien avant les néogrammairiens du XIX^e siècle, les grammairiens gréco-latins avaient déjà repéré la relation de proximité formelle qui unissait le gaulois, l’osque et le grec dans l’expression du chiffre 4, ce que théoriseront bien des siècles plus tard la grammaire comparée des langues indo-européennes en reconstruisant un prototype **kwetuor* à la base du latin *quattuor*, de l’osque *petura*, du grec τέσσαρες/τέτταρες [*tessares/tettares*] et de ses variantes dialectales en *t-/p-* et *-s(s)-/-t(t)-*, comme l’éolien πίσυρες [*pisures*], et de bien d’autres langues. Les langues sémitiques ont également fourni des éléments de confrontation, qui permettent de caractériser les langues « de l’extérieur » et qui sont autant de petites pierres apportées à la constitution d’une linguistique contrastive et générale. Priscien note ainsi, à propos de l’oppidum *Suthul* (une forteresse numide) :

cum lingua Pænorum, quae Chaldaee uel Hebraee similis est et Syrae, non habeat genus neutrum (Prisc., *GL* 2,148,1-3)

la langue punique, qui présente des ressemblances avec le chaldéen et l’hébreu, ne connaît pas le genre neutre

Et, à propos des interjections *uah* et *ah*, à finale en *-h*, il va jusqu’à énoncer l’existence d’universaux (*communes, omnium*) en linguistique :

nec mirum cum in Syrorum Aegyptorumque dictionibus soleant etiam in fine aspirari uocales — interiectiones autem pleraeque communes sunt naturaliter omnium gentium uoces (Prisc., *GL* 2,20,5-8)

il n’y a rien d’étonnant à cela, puisque dans les mots syriaques et égyptiens il est courant que des voyelles soient aspirées en finale, et que les interjections soient pour la plupart, par nature, communes à tous les peuples

4.3 Une grammaire gréco-latine

La langue grecque a eu un tel impact sur la langue latine, elle lui a fourni tellement d’éléments, en particulier lexicaux, qu’il existe un « grec du latin », une zone commune d’intersection et de transition entre les deux langues, une troisième entité à l’identité instable et indéterminée (Biville 2017 : 77-97). Cette ambiguïté fait, par exemple, que l’on se saurait dire quels sont l’origine et le statut d’un mot tel qu’*agma*, commun aux deux langues (*uox communis*). Le terme désigne la variante combinatoire nasale qui apparaît devant les occlusives dorsales /g/ et /k/ et qui peut être orthographiée par *n* ou *g* :

Varro, in primo De origine linguae Latinae his uerbis: “ut Ion scribit, quinta uicesima est littera quam uocant “agma”, cuius forma nulla est, et uox communis est Graecis et Latinis, ut his uerbis: “aggulus”, “aggens”, “agguilla”, “iggerunt”. In eiusmodi [sc. uerbis] Graeci et Accius noster bina g scribunt, alii n et g, quod in hoc ueritatem uidere facile non est” (Ion, cité par Varr. ap. Prisc., GL 2,30, 15-20)

Voici ce que dit textuellement Varron au livre I de son *Origine de la langue latine* : « Il existe une 25^e lettre que l'on appelle *agma*, qui n'a pas de représentation graphique propre, qui est commune au grec et au latin, et que l'on trouve dans des mots tels que *aggulus* [*angulus*, 'angle'], *aggens* [*angens*, 'serrant'], *agguilla* [*anguilla*, 'anguille'], *iggerunt* [*ingerunt*, 'ils apportent'] ». Dans les mots de ce type, les Grecs et chez nous Accius orthographient avec un g géminé, d'autres avec n et g, et il n'est pas facile de savoir où se trouve la vérité (*sc.* quelle est la règle) ».

Ce qui se constate pour la langue est aussi valable pour la culture en général et la grammaire en particulier. C'est ce que les Romains ont, dès le I^{er} siècle av. J.-C., théorisé dans la formule *utraque lingua eruditus* (Dubuisson 1981), « qui maîtrise la double culture, en grec et en latin ». Elle leur a permis de se mettre sur un pied d'égalité, et non de dépendance, par rapport aux Grecs. Les préfaces des grammaires latines tardives, surtout celles issues des milieux hellénophones de la partie orientale de l'Empire, ne manquent pas d'exploiter, en surenchérissant dans la rhétorique de l'éloge, ce « label » de la culture romaine, en le rendant de surcroît réversible : l'acculturation ne va pas seulement dans le sens du grec au latin, mais aussi du latin au grec. Si Priscien vante la double culture du consul romain Julien à qui il dédie son *Ars*, c'est à un Grec, Crater, que son élève Eutychès adresse le sien.

Iuliane [...] te [...] non minus Graecorum quam Latinorum in omni doctrinae genere praefulgentem (Prisc., GL 2,2,30-31)

Julien, toi qui t'illustres dans tous les types de savoirs, tant grecs que latins

Cratere, quem in omni Graecorum facundia tuos aequiperantem maiores in sapientia, et maxime laudibus excellentes, etiam gaudebam doctrina superauisse Romana (Eut., GL 5,447, Praef.)

Crater, toi qui, dans tout ce qui est en expression grecque, *égales* en savoir tes ancêtres, même ceux qui se distinguent par les plus grands éloges, je me suis réjoui que tu aies réussi à les *surpasser* par ton savoir romain

Au début du v^e siècle apr. J.-C., Macrobe applique le concept à la grammaire et le pousse à l'extrême en affirmant que les structures des deux langues sont à ce point semblables (cf. *supra*), *ut propemodum qui utramuis* (var. *utramque*) *artem didicerit, ambas nouerit* (GL 5,631,5) « qu'on peut presque dire que celui qui a appris la grammaire de l'une, connaît les deux », réduisant ainsi la dualité à l'unité, dans une relation d'équivalence et de réciprocité. Priscien (GL 2,1,1-3), après avoir rappelé que tous les savoirs viennent des Grecs (*omne studiorum genus sapientiae luce praefulgens a Graecorum fontibus deriuatum*, cf. *supra*), ajoute que c'est grâce aux Romains que ces savoirs ont pu connaître une telle diffusion : *Latinos proprio sermone [...] celebrasse*, « ce sont les Latins qui, dans

leur propre langue, les ont faits connaître au monde ». Il va encore plus loin (GL 2,2,29) en créant le concept du *tertium ex utroque compositum*, de la troisième entité créée à partir des deux autres, du mélange harmonieux, bien proportionné (*temperamentum*), de la dualité linguistique ramenée à l'unité, *ex utriusque linguae moderatoribus elegantiora in unum coeant corpus* (GL 2,2,6-8)²³. Cassiodore (*Variae* 1,45,3-4) évoque encore plus directement ce savoir grec devenu latin, intégré, repensé et enrichi par l'apport romain, et surpassant désormais le grec, dans l'éloge qu'il fait du grand traducteur Boèce, grâce à qui les disciplines grecques sont devenues romaines (*Graecorum dogmata doctrinam feceris esse Romanam*), et qui les a toutes réunies sous son seul nom (*te uno auctore*). La grammaire ne se limite pas à un contenu disciplinaire, avec ses propres méthodes et enjeux. Elle s'inscrit aussi, plus largement, dans un contexte historique et politique qui lui confère une dimension idéologique.

Le message romain a été entendu : la grammaire grecque ne saurait prendre sa pleine dimension sans être mise en relation avec le contexte romain dans lequel elle a évolué. C'est en Italie qu'est apparue l'écriture alphabétique grecque au VIII^e siècle, juste avant que Rome soit fondée. C'est entre le II^e siècle av. J.-C. et le II^e siècle apr. J.-C., alors que les Romains étendaient progressivement leur domination à tous les anciens royaumes hellénistiques (aux capitales culturelles Pergame et Alexandrie en particulier), que sont apparues les premières grammaires grecques, au sens moderne du terme. Les grammairiens grecs ne se sont pas intéressés qu'à leur seule langue, ils ont aussi décrit la langue latine. Sans la grammaire grecque, qui a fourni aux Romains les cadres théoriques et les outils de description, il n'y aurait sans doute pas eu, dès le II^e siècle av. J.-C., de réflexion grammaticale latine aussi élaborée. De son côté, la grammaire latine a ouvert la grammaire grecque à d'autres dimensions, comparative et contrastive, qui ont conduit à une réflexion linguistique plus poussée. Elle lui a surtout permis de diffuser à tout l'Occident et au monde contemporain ses concepts et ses outils d'analyse. Ce rôle de « passeur » joué par le latin a marqué à tout jamais la typologie et la terminologie grammaticales modernes, comme le montrent par exemple les avatars des termes d'origine grecque *déictique* et *anaphorique* et leurs calques latins *démonstratif* (*deikt-ikos* → latin *demonstrat-ivus*) et *relatif* (*ana-phor-ikos* → latin *re-lat-ivus*). Ils ne témoignent pas tant d'un double héritage, grec et latin, que d'une pensée originale, gréco-latine, née de l'appropriation de la culture grecque par les Romains, et qui va désormais nourrir la réflexion européenne.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Apoll., *Syntaxe* : Apollonius Dyscolus. *De la construction*, vol. 1 : *Introduction, texte et traduction* ; vol. 2 : *Notes et index*. Éd. Jean Lallot. Paris. Vrin. 1997.

23 Biville 2008b, 2009 et 2018.

- Arus. Mess. : Arusianus Messius. *Exempla elocutionum*. Éd. Adriana Della Casa. Milan : Marzorati Ed. 1977.
- Denys le Thrace. *Téchne Grammatikê* : J. Lallot. 1998² [1989]. *La grammaire de Denys le Thrace (introduction, texte, traduction, notes et index)*. Paris : CNRS Éditions.
- , *Dionisio Trace e la tradizione grammaticale. Testo greco con traduzione italiana a fronte, introduzione e commento*. Éd. Manuela Callipo. Acireale & Rome : Bonanno. 2011.
- Donat. *Ars Donati*. Holtz, Louis. 1981. *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV^e-IX^e siècle) et édition critique*. Paris : CNRS.
- Dosithée. *Grammaire latine*. Éd. Guillaume Bonnet. Paris : Les Belles Lettres. 2005.
- GL : *Grammatici Latini*. Éd. Heinrich Keil. 8 vol. Leipzig : Teubner. 1855-1880 (réimpr. Hildesheim : Olms. 1961 ; Cambridge : Cambridge University Press. 2010).
- Macrobius Theodosius. *De uerborum Graeci et Latini differentiis uel societatibus excerpta*. Éd. Paolo De Paolis. Urbin : Quattro Venti. 1990.
- Quint. : Quintilien. *Institution oratoire*, livre I. Éd. par Jean Cousin (CUF). Paris : Les Belles Lettres. 1975.
- Suét., *Gramm.* Suétone. *Grammairiens et rhéteurs*. Texte établi et traduit par Marie-Claude Vacher. Paris : Les Belles Lettres. 2003 [1993].

Sources secondaires

- Basset, Louis, Frédérique Biville, Bernard Colombat, Pierre Swiggers & Alfons Wouters, dir. 2007. *Bilinguisme et terminologie grammaticale gréco-latine*. Louvain & Paris : Peeters.
- Biville, Frédérique. 2008a. Situations et documents bilingues dans le monde gréco-romain. *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie*, dir. par Frédérique Biville, Jean-Claude Decourt et Georges Rougemont (CMO, 37), 35-53. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée.
- 2008b. Les *Institutions* de Priscien, une grammaire et une culture bilingues. *Des formes et des mots chez les Anciens. Mélanges offerts à Danièle Conso*, dir. par Claude Brunet, 31-50. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté.
- 2009. Le latin expliqué par le grec : les *Institutions* de Priscien. *Traduire, transposer, transmettre dans l'Antiquité*, dir. par Bernard Bortolussi, Madeleine Keller, Sophie Minon & Lyliane Sznajder, 47-60. Paris : Picard.
- 2011. *Scientia* : pratiques et savoirs dans le monde romain. *L'Homme et la science*, textes réunis par Jacques Jouanna, Michel Fartzoff & Béatrice Bakhouché, 433-446. Paris : Les Belles Lettres.
- 2016. Polyphonie énonciative chez Priscien. *The Latin of the Grammarians. Reflections about Language in the Roman World*, dir. par Rolando Ferri & Anna Zago, 309-336. Turnhout : Brepols Publishers.
- 2017. Le bilinguisme gréco-latin. *LALIES. Actes des sessions de linguistique et de littérature* 37 : 45-105.

- 2018. *Tertium ex utroque* (G.L. II.2.29). Le bilinguisme de Priscien. *Language, Grammar, and Erudition: from Antiquity to Modern Times. A Collection of Papers in Honour of Alfons Wouters*, dir. par Pierre Swiggers (*Orbis Supplementa*, 44), 203-218. Louvain, Paris & Walpole, Mass. : Peeters.
- Christes, Johannes. 1969. *Sklaven und Freigelassene als Grammatiker und Philologen in antiken Rom* (Forschungen zur antiken Sklaverei, 10). Wiesbaden : Steiner.
- Dangel, Jacqueline. 1994 [1992]. *Grammaire et rhétorique : notion de Romanité*. Strasbourg : AECR (publication originale : *Ktèma* 13. 1988, publié en 1992 : 139-219).
- De Paolis, Paolo. 2015. La parentela linguistica fra greco e latino nella tradizione grammaticale latina. *Latin Linguistics in the Early 21st Century*, dir. par Gerd V.M. Haverling (*Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Latina Upsaliensia*, 35), 611-625. Upsal : Uppsala Universitet.
- Desbordes, Françoise. 1988. La fonction du grec chez les grammairiens latins. *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières*, éd. par Irène Rosier (Bibliothèque de L'Information grammaticale, 13), 15-26. Paris : Société pour l'information grammaticale.
- Dickey, Eleanor. 2016. *Learning Latin the Ancient Way: Latin Textbooks from the Ancient World*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Dubuisson, Michel. 1981. *Vtraque lingua*. *AC* 50 : 274-286.
- 1984. Le latin est-il une langue barbare ?. *Ktèma* 9 : 55-68.
- Fögen, Thorsten. 2000. *Patrii sermonis egestas. Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer Muttersprache. Ein Beitrag zum Sprachbewußtsein in der römischen Antike* (Beiträge zur Altertumskunde, 150). Munich & Leipzig : Saur.
- Groupe *Ars Grammatica*. Priscien. *Grammaire*. Éd. Marc Baratin. Paris : Vrin. 2010 : *Livre XVII – Syntaxe, 1* ; 2013 : *Livres XIV-XV-XVI – Les invariables* ; 2017 : *Livre XVIII – Syntaxe, 2* ; 2020. *Livres XI-XII-XIII – Les hybrides*.
- Ildefonse, Frédérique. 1997. *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*. Paris : Vrin.
- Rochette, Bruno. 1997. *Le latin dans le monde grec. Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire romain* (*Latomus*, 233). Bruxelles : *Latomus revue des études latines*.
- 2008. L'enseignement du latin comme L² dans la *Pars Orientis* de l'Empire. *Aspetti della scuola nel mondo romano*, dir. par Franco Bellandi & Rolando Ferri, 81-109. Amsterdam : Hakkert.